

# LYON ARTISTIQUE

## THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

### ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Sté de Publicité Artistique et Commerciale

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

### ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE		DÉPARTEMENTS	
Six Mois . . . . .	4 fr.	Six Mois . . . . .	5 fr.
Un An . . . . .	8 fr.	Un An . . . . .	10 fr.

### SOMMAIRE

TEXTE — « Une visite à Beethoven » (suite), Richard Wagner. — Légères Propos sur la Décentralisation. Claudius Payet. — *L'Aiglon*. — Concerts et Spectacles. — Échos et Nouvelles.

ILLUSTRATIONS. — M. Edmond Rostand. — *L'Aiglon*, M<sup>me</sup> Sarah-Bernhardt (rôle du duc de Reichstadt); le duc de Reichstadt et Fanny Essler. — M. Jean Daragon.



## Une Visite à Beethoven

Épisode de la Vie d'un Musicien allemand.

— Suite —

COMMENT exprimer ce qui se passa en moi lorsqu'au bout d'une heure à peu près, on m'apporta un petit fragment de papier à musique sur lequel étaient tracées à la hâte les lignes suivantes : « Pardonnez-moi, monsieur R..., de ne pouvoir vous recevoir que demain avant midi, étant occupé aujourd'hui à préparer un paquet de musique, qui doit partir par le courrier. Demain je vous attendrai. »

« BEETHOVEN. »

Je tombai involontairement à genoux, les yeux baignés de larmes délicieuses, et je rendis grâce à Dieu de cette insigne faveur. Mon ravissement se traduisit ensuite par des bonds sauvages, et je me livrai dans ma petite chambre aux contorsions les plus folles. J'ignore quelle figure de danse j'exécutai dans mon délire; mais je me rappelle encore avec quelle confusion je m'interrompis subitement en entendant quelqu'un qui semblait m'accompagner en sifflant l'air d'un de mes galops. Rendu à mon sang-froid par cette allusion ironique, je pris mon chapeau, je sortis de l'hôtel, et je m'élançai à travers les rues de Vienne, léger et fringant comme un écolier en maraude. Mes tribulations, hélas! m'avaient jusque-là fait oublier que j'habitais Vienne. Aussi combien ne fus-je pas alors émerveillé du brillant aspect de



M. Edmond ROSTAND

et plusieurs autres morceaux d'élite. Je ne connaissais, du reste, que l'opéra primitif. Qu'on juge donc de mon ravissement à l'audition de ce nouveau chef-d'œuvre! Une très jeune fille était chargée du rôle de Léonore; mais cette actrice paraissait tellement s'être identifiée, dès son âge le plus tendre, avec le génie de Beethoven, qu'elle remplissait sa tâche avec une énergie poétique faite pour émouvoir l'âme la plus insensible; elle s'appelait Schröder. Qui ne connaît aujourd'hui la réputation européenne de la cantatrice qui porte maintenant le double nom de Schröder-Devrient? A elle appartient la gloire d'avoir révélé au public allemand le sublime mérite de *Fidelio*, et je vis ce soir-là le parterre étourdi de Vienne fasciné et fanatisé par son merveilleux talent. Pour ma part, j'étais ravi au troisième ciel.

cette ville impériale! Dans mon état d'exaltation, tout s'offrait à moi sous les plus séduisantes couleurs. La sensualité superficielle des habitants me paraissait une ardeur vitale pleine de fécondité, et dans leur manie de jouissances futiles et éphémères, je ne voyais qu'une active passion de l'art et du beau. Je lus les cinq affiches journalières des spectacles, dont l'une portait en gros caractères l'annonce de *Fidelio*, musique de Beethoven.

Comment me dispenser d'une semblable fête, malgré la piteuse situation de ma bourse? On commençait l'ouverture au moment même où j'entrais au parterre. Je reconnus aussitôt que c'était un remaniement de l'opéra donné d'abord sous le titre de *Léonore*, et qui, à l'honneur du public viennois, n'avait obtenu à sa première apparition aucun succès. On ne peut nier, à la vérité, que l'ouvrage n'ait beaucoup gagné à son remaniement; mais cela vient surtout de ce que l'auteur du second libretto offrit au musicien plus d'occasions de développer son brillant génie; *Fidelio* possède d'ailleurs en propre ses admirables finales

Je ne pus fermer l'œil de la nuit. C'en était trop de ce que je venais d'entendre et du bonheur que me réservait le lendemain, pour que mes sens se laissassent captiver par l'illusion décevante d'un rêve. Je demeurai donc éveillé, livré à une ardente extase et tâchant de préparer dignement mes idées à l'entrevue solennelle qui m'était promise. Enfin le jour parut. J'attendis avec anxiété l'heure la plus convenable pour me présenter, et quand elle sonna, je tressaillis jusqu'à la moelle des os, enivré du bonheur dont j'allais jouir après tant de traverses et de mécomptes.

Mais une horrible épreuve m'attendait encore. Je trouvai froidement accoudé contre la porte de la maison de Beethoven un homme, un démon, cet Anglais acharné. Le diabolique personnage avait semé l'or de la corruption, et l'aubergiste vendu tout le premier à mon implacable ennemi, l'aubergiste, qui avait lu le billet non cacheté de Beethoven, avait tout révélé au gentleman. Une sueur froide m'inonda à sa vue. Tout mon enthousiasme, toute la poésie de mes rêves furent glacés, anéantis ; je retombai sous la griffe maudite de mon mauvais ange.

— Venez ! me dit-il dès qu'il m'aperçut, allons ! entrons chez Beethoven. Je voulus d'abord le dérouter en niant que tel fût l'objet de ma démarche ; mais il m'en ôta bientôt la faculté en m'avouant par quel moyen il avait surpris mon secret, et il affirma qu'il ne me quitterait pas avant d'avoir vu Beethoven avec moi. J'essayai d'abord de lui démontrer combien son projet était déraisonnable : vaines paroles ! Je me mis en colère et m'efforçai de le quereller : vains efforts ! A la fin, j'espérai pouvoir me soustraire à cette contrainte par la vivacité de mes jambes ; je montai l'escalier quatre à quatre, et tirai violemment le cordon de la sonnette. Mais avant qu'on eût ouvert la porte, l'Anglais m'avait atteint, et se cramponnant par derrière à mon habit : — J'ai, me dit-il, un droit sur vos basques, et je ne lâcherai prise, mon cher, que devant Beethoven lui-même ! Poussé à bout, je me retourne avec fureur, presque résolu à me servir des voies de fait pour me débarrasser de l'orgueilleux insulaire, quand la porte s'ouvre, et une vieille gouvernante, d'une mine assez revêche, à l'aspect de cet étrange conflit, s'appretait déjà à la refermer. Dans une angoisse extrême, je criai mon nom avec éclat en protestant que Beethoven lui-même m'avait donné rendez-vous à cette heure. Mais la vieille ne paraissait pas parfaitement convaincue, tant la vue du gentleman lui inspirait une juste méfiance, lorsque Beethoven parut lui-même sur la porte de son cabinet. Je m'avançai aussitôt pour lui présenter mes excuses, mais j'entraînai à ma suite l'Anglais damné qui ne m'avait pas lâché, et qui en effet ne me laissa libre que lorsque nous fûmes précisément en face de Beethoven. Je dis à celui-ci mon nom qu'il ne pouvait comprendre étant complètement sourd, mais pourtant il parut deviner que c'était moi qui lui avais écrit la veille. Alors il me dit d'entrer ; et aussitôt, sans se laisser troubler le moins du monde par la contenance pleine de surprise de Beethoven, l'Anglais se glissa sur mes pas dans le cabinet.

J'étais donc enfin dans le sanctuaire ; mais la gêne affreuse où me jetait l'incroyable procédé de mon compagnon m'ôtait toute la sérénité d'esprit qui m'eût été nécessaire pour apprécier toute l'étendue de mon bonheur. Beethoven n'avait dans son extérieur, il faut en convenir, rien de séduisant. Vêtu d'un négligé fort en désordre, il avait le corps ceint d'une écharpe de laine rouge. Son abondante chevelure grise encadrait son visage, et l'expression de ses traits, sombre et même dure, n'était guère capable de mettre un terme à mon embarras. Nous nous assimes devant une table couverte de papiers ; mais une préoccupation pénible nous dominait tous, personne ne parlait, et Beethoven était visiblement contrarié de donner audience à deux personnes au lieu d'une. Enfin il me dit d'un ton brusque : — Vous venez de L... ? J'allais lui répondre, mais il m'arrêta en me présentant une main de papiers avec un crayon, et il ajouta : — Écrivez, s'il vous plaît. Je n'entends pas.

J'étais instruit de la surdité de Beethoven, et pourtant ce fut comme un coup de poignard que ces mots articulés de sa voix rauque : Je n'entends pas ! Vivre dans la pauvreté et les privations, n'avoir au monde d'autre consolation, d'autre joie que la pensée de sa puissance comme musicien, et se dire, à toute heure, à toute minute : Je n'entends pas !... Je lus dans ce seul mot tout le secret de l'aspect défavorable de Beethoven ; je compris la raison de cette tristesse profonde empreinte dans sa physionomie, de la sombre humeur de son regard, et du dépit concentré d'ordinaire sur ses lèvres : il n'entendait pas !... Plein de trouble et d'émotion, et à peine maître de moi, j'écrivis pourtant quelques mots d'excuse accompagnés d'une brève explication des circonstances qui avaient amené chez lui l'Anglais à mes trousses. Celui-ci était demeuré immobile, en silence, et très satisfait de lui-même, en face de Beethoven qui, après avoir lu mes lignes manuscrites, lui demanda assez brusquement ce qu'il y avait pour son service.

— J'ai l'honneur, répliqua l'Anglais... — Monsieur, dit Beethoven, je ne vous entends pas, et je ne puis pas beaucoup parler non plus. Écrivez ce que vous désirez de moi. L'Anglais réfléchit un moment, puis il tira de sa poche un élégant album de musique, en me disant : Très bien ! voulez-vous écrire que je prie M. Beethoven d'examiner mes compositions, et s'il y trouve quelque passage qu'il n'approuve pas, de vouloir bien les signaler par une croix.

J'écrivis sa réclamation mot à mot dans l'espoir d'être bientôt débarrassé de sa présence ; et j'avais deviné juste. Beethoven, après avoir lu, écarta de la main sur la table, avec un étrange sourire, l'album de l'Anglais, et lui dit enfin : Je vous le renverrai, monsieur. Mon gentleman enchanté se leva, fit une superbe révérence, et se retira.

(A suivre)

Richard Wagner.



## Légers Propos sur la Décentralisation

Les jeunes poètes, les artistes en herbe dont la province accouche quotidiennement, vocifèrent comme des forcenés. Il n'est aucun mot qu'ils n'emploient pour manifester leurs colères juvéniles et ils n'ont de cesse que lorsqu'ils se surprennent seuls, loin des badauds et des admirateurs de leur faconde, et qu'ils réfléchissent. Alors, promptement, ils se calment et entrevoient, en un éclair, la puérilité de leurs sarcasmes. Ils se jugent les propres auteurs de la décadence des écoles d'art provinciales. Ils s'accusent d'avoir peu de fermeté dans leurs convictions et ils suivent le cours logique de leurs espérances. Quelles sont-elles ? Depuis leur quinzième année, ils fréquentent des cours de dessin, de peinture, ou feuilletent les auteurs qu'on leur a recommandés. Hantés d'idées sublimes, ils ne rêvent qu'à une chose : aller à Paris et s'y faire une place.

Qu'ils ne se défendent point de cela ! Ce n'est point un crime et n'importe lequel des jeunes hommes à l'esprit subtil, qui se sentent quelque chose dans le ventre — ainsi que l'on dit vulgairement — possède cette opinion-là. Donc, à vingt ans, ils iront dans la capitale, y tenteront la lutte, seront vaincus le plus souvent ; alors, ils reviendront le cœur plein de souvenirs, de regrets amers, dans leur trou de province où ils feront montre d'un scepticisme outrageant pour leurs compatriotes. On les écoute bénévolement. On leur pardonne l'ennui que traînent toutes leurs conversations, et cependant l'on serait bien en droit de leur demander pourquoi ils n'essayaient pas de susciter un mouvement en faveur du Beau.

Dans une ville comme Lyon, on peut faire des constatations fort désobligeantes pour la province, en général. Tous les amou-

reux d'une même chose devraient marcher la main dans la main vers un même but, n'est-ce pas ? puisqu'ils ont à se tenir en garde contre des fractions plus nombreuses et réfractaires à leurs théories. Eh bien, paraît-il, une telle décision ne peut être prise. Ces amants d'un unique idéal se divisent en coteries et s'occupent absolument que de leurs batailles réciproques. Un artiste expose-t-il son œuvre ? Ses collègues le traînent sur la claie, parlent de son orgueil et de son ambition au lieu de son talent. Un livre paraît-il ? L'éditeur tâche à en écouler péniblement quelques exemplaires, mais sans oser faire de réclame par crainte des coups de boutoirs des chers confrères et l'on assiste à ce spectacle peu réjouissant qui consiste en la vue des tas de bouquins locaux dans la vitrine des libraires.

\*  
\*\*

Pendant, sans accepter dans leur intégralité les formules de M. André Theuriet, Maurice Barrès ou autres Charles Maurras qui nous feraient reculer et empêcheraient l'évolution des idées et des mœurs que celles-ci engendrent, la cause de la décentralisation n'est point désespérée. Il suffirait de beaucoup d'énergie, de talent et de la conviction de quelques apôtres.

Dans un livre récemment paru : *Chemins bressans*, de M. Francisque Renard, mon distingué confrère Emile Ducoin exprime ce désir : « ... s'il est un langage, parisien avant tout, dont la marque reste inimitable, n'y aurait-il pas aussi une langue littéraire que la province parlerait mieux que tout autre ; qui serait faite de ses pensées, de ses forces secrètes ; où elle retrouverait sa race et ses affinités lointaines, dans laquelle, enfin, elle aussi saurait inspirer des œuvres excellentes et belles ? »

Certes, ce désir est réalisable, et M. H. Billet avec son ouvrage intitulé : *Beaujolais, Forez, Dombes*, l'a comblé avant même qu'il ne fût prononcé.

La province, c'est dit, n'est point faite pour les génies. Sitôt qu'ils devinent en eux le germe d'une gloire future, les talents émigrent vers la Ville-Lumière. Ils agissent, ainsi, raisonnablement. Là-bas, ils trouvent tous les éléments nécessaires aux travaux de la pensée. Ils peuvent vivre avec les Maîtres des siècles passés, écouter des leçons profitables, meubler leur cerveau de matériaux introuvables ailleurs. Et puis, là-bas, siège une élite dont le seul coudoisement donne de la notoriété. Leurs allures seront plus libres et leur pensée pourra monter plus haut. On ne les traitera pas de subversifs parce qu'ils parleront des philosophes et émettront des apophtegmes, admis naguère, mais que la politique interdit aujourd'hui. Ils ne s'inquiéteront pas des tergiversations de l'opinion publique.

De semblables faveurs sont enviables. Mais l'expérience force à reconnaître que tous les esprits n'en sont point dignes et puisque ceux-là sont obligés de demeurer fidèles à la province et puisqu'ils sont encore supérieurs à la majorité des autres, pourquoi ne s'uniraient-ils pas et ne secoueraient-ils pas, en un commun effort, le joug qui les endolorit ? Qu'ils fassent connaître leurs productions, sans craindre les criaileries intéressées, en ne s'occupant que d'élargir les intelligences, que de parfaire le goût et en le faisant chez qui il n'existe pas.

Par ailleurs, il est des institutions qui devraient enthousiasmer les esprits ingénieux. A Lyon, nous avons jadis des coutumes fort drôles, qu'un artiste devrait prendre plaisir à rénover, au moins pendant un jour. Des corps constitués délivrent de l'argent à des concours pour l'amélioration de la race chevaline ou canine, de l'agriculture, etc. Croyez-vous qu'ils se feraient tant que cela tirer l'oreille pour aider à la mise en lumière des travaux et des amusements de nos pères. Nous avons assisté à de burlesques descentes de la Courtille ; on les appelait cavalcades. Dans un cortège, des Gaulois étaient mêlés à des Peaux-Rouges qui eux-mêmes escortaient le char des nymphes. Si l'on organisait l'ancienne

*promenade des Brandons*, ou si, sur la place Bellecour, par exemple, qu'on aurait, préalablement, plantée de mâts ornés des fanions particuliers, l'on passait en revue les compagnies des quartiers de Lyon à une époque déterminée, ne serait-ce point autrement instructif ? Croyez-vous que l'envie de connaître mieux le pays que l'on habite, n'en serait point stimulée ? On fouillerait fièvreusement, après avoir vu les cortèges ainsi composés, les volumes locaux offerts à l'empressement du public. On y retrouverait les exploits de ces gens que l'on vient de voir avec leurs allures et leurs costumes. Et les peintres, empaumés, profiteraient de l'engouement. Ils exploreraient les archives, consulteraient les vieilles gravures et ce bel enthousiasme serait le point de départ de la seule décentralisation qui soit possible.

Claudius Payet.

Bassin de **SOURCE DES CÉVENNES**  
VALS  
DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE



## « L'AIGLON »

Au premier acte, l'auteur nous conduit à Baden. Un joli salon donne sur le parc de cette charmante ville d'eaux, et Marie-Louise, entourée de ses femmes, plus légère que ne le comporte son âge et sa taille, cause, rit, fait de la musique avec elles. Marie-Louise demande qu'on lui fasse la lecture. Apparaît Thérèse de Lorget, une jeune Française, qui ouvre Racine et lit au hasard des vers d'*Andromaque* et des *Méditations* de Lamartine. Tout à coup le cri de « Vive Napoléon ! » les fait tressailler. Metternich fait monter le soldat irrespectueux qui a jeté ce cri. Il l'interroge. Le soldat répond qu'il a vu le prince faire si hardiment évoluer son cheval qu'il n'a pu s'empêcher de l'appeler comme tous l'appellent. Metternich objecte qu'il aurait pu dire : « Vive le duc de Reichstadt ! » Et comme le soldat va répéter le cri séditieux, on le congédie en hâte. Mais alors apparaît le duc de Reichstadt, en costume noir, bottes vernies et stick à la main.

Pour distraire le prince qui s'ennuie, sa mère a fait venir un collectionneur de papillons. Les papillons ennuiant le duc. Viennent un tailleur et une modiste de Paris. Ce sont des bonapartistes déguisés. Pendant que le tailleur exhibe ses costumes, la modiste, — c'est la comtesse Napoléone Camerata, — enchante la frivole Marie-Louise. Le tailleur apprend au prince qu'il est carbonaro et qu'il a juré de l'enlever. Le duc répond qu'il doit travailler. Il faut qu'il se prépare... un an au moins.

La comtesse Camerata et son suivant se demandent si le prince connaît bien l'histoire de son père : « Attendez, leur dit le duc. Voici justement l'heure de ma leçon d'histoire. Ayez l'air de ranger vos costumes et écoutez !... » Surviennent alors le professeur d'Obonau et le gouverneur de Dietrichstein. Ils en étaient restés à l'an 1805 et se bornaient à parler de traités. Alors, le duc leur raconte la bataille d'Austerlitz.

Il raconte aussi comment le jour s'est levé sur la victoire fameuse. Il glorifie Napoléon et, après avoir rappelé que son père accordait la paix à son grand-père, il sourit de l'embarras de ses précepteurs en leur disant malicieusement :

N'est-ce pas que j'ai fait des progrès en histoire ?

Survient sa mère qui s'étonne de le voir si agité, si emporté. Il lui conseille d'aller se distraire au bal.

O ma mère, oubliez ! vous oubliez si bien !

Quant à lui, il restera seul. Metternich a permis à Fanny Essler de venir le voir. La danseuse accourt dans un tourbillon de gaze, mais c'est pour parler avec le jeune prince de l'histoire de Napoléon. La toile tombe alors sur ce premier acte plein de charme et de poésie.

Au second acte, dans le salon des Laques, au château de Schönbrunn, le duc, en uniforme blanc d'officier autrichien, s'ennuie. Il est entouré de surveillants, d'espions. Il les chasse. Apparaît alors son ami Prokesch qu'il embrasse et auquel il demande une leçon de tactique militaire.

Il proteste contre les accusations du poème de Barthélemy, le *Fils de l'Homme*, où on fait de lui un malade, un énervé. S'il a l'apparence fragile, c'est qu'il souffre de son rêve de gloire.

... C'est de son nom qu'il meurt !

Thérèse de Lorget, la lectrice à laquelle il a donné le gracieux surnom de « Petite Source », vient lui dire adieu. On la congédie.



L'AIGLON. — M<sup>me</sup> SARAH BERNHARDT (Rôle du duc de REICHSTADT).

Il pleure en la quittant, puis il demande ses soldats de bois, ses vilains Autrichiens avec lesquels il apprend les secrets des manœuvres. Quelle n'est pas sa surprise quand il voit ces soldats étrangers peints en soldats français. Il éclate de joie. Il les range en bataille, c'est pour lui la grande armée...

A ce moment Metternich survient et s'étonne :

Où sont les Autrichiens ?

— Excellence, ils ont fui !

Metternich furieux ordonne d'enlever ces soldats de bois factieux

et de les remplacer par des Autrichiens ; le duc soupire, mais un laquais lui murmure à l'oreille ;

Taisez-vous, monseigneur, je vous les repeindrai.

Quel est cet homme ? C'est Flambeau, dit Flambard, ancien sergent de la garde, qui s'est introduit à Schönbrunn sous un déguisement et qui veille fidèlement sur le fils de son empereur.

Alors on introduit Marmont, le duc de Raguse, qui vient de faire une dernière visite au prince. Celui-ci lui demande s'il a encore quelque chose à lui apprendre sur son père, sur sa naissance, sa



THÉÂTRE DES CÉLESTINS. — *L'AIGLON* : Le duc de REICHSTADT et FANNY ESSLER.

jeunesse, ses campagnes et sa gloire. Non. Aussitôt le prince le congédie presque brutalement en lui reprochant sa trahison en 1814.

Il le fait en des termes tels que Marmont s'en indigna, puis se rassied, en reconnaissant dans cette colère la fougue même de l'empereur.

... Insultez-moi ! Je reste.

Alors le prince l'interroge. Pourquoi a-t-il trahi son père ? Le maréchal répond que Napoléon les accablait de fatigues, les promenait à travers toutes les capitales :

Toujours Vienne, toujours Berlin, jamais Paris !

Et se plaignant des rudes labeurs de la guerre, il s'écrie :

A la fin nous étions trop fatigués !

— Et nous ?

dit subitement la voix sonore de Flambeau. Et le vieux sergent redit la marche interminable de la Grande Armée, les jours sans pain, les nuits sans feu, à travers les balles, les boulets et la mitraille, leurs courses interminables quand ils faisaient des lieues et des lieues sous le soleil, sous la pluie, dans la boue, sans se plaindre, sans protester, et tout cela pour la gloire et pour des princes.

Seul avec Flambeau, le duc l'interroge avidement. Songe-t-on à lui en France ? Alors le sergent sort de ses poches des couteaux, des papiers, des ronds de serviette, des flacons, des assiettes, tous avec le portrait du prince, et le duc le remercie de lui avoir donné une heure de plaisir. Il lui promet alors, s'il se décide jamais à fuir avec lui, de mettre sur la table, dans ce salon, un signe qu'il reconnaîtra tout de suite.

Au troisième acte, même décor. L'empereur François, suivant un vieil et touchant usage, reçoit de pauvres solliciteurs et accueille gracieusement leurs requêtes. Le dernier est un petit pâtre orphelin qui voudrait revoir son ciel et retrouver le champ que des méchants lui ont pris. L'empereur prend son placet et dit :

On te rendra ton champ !

— Mais ce champ, c'est la France !

s'écrie le duc de Reichstadt en rejetant son manteau et en apparaissant avec son uniforme. Le duc insiste pour retourner en France. L'empereur d'Autriche ne serait-il pas satisfait de dire :

Voilà mon petit-fils, l'empereur des Français !

François II cède. Le duc régnera. Mais survient Metternich, qui exige des conditions rigoureuses. Il ne veut pas de drapeau tricolore. Alors, le duc éclate. Il dit qu'il ne peut oublier ses origines, ni son père, et il s'enfuit. Alors Metternich, de sa voix lente et calme, demande à l'empereur :

Eh bien ! montera-t-il sur le trône ?

— Jamais !

Quand la nuit est venue, le duc vient et place doucement sur la table le chapeau de son père, signal d'évasion que doit comprendre Flambeau. Celui-ci apparaît pour faire son service de surveillant. Il met le verrou et sûr d'être seul, il ôte sa houppelande de valet et apparaît costumé en grenadier, dans le même salon où il montait la garde en 1809 quand l'empereur y était en vainqueur. Il aperçoit le chapeau de l'empereur et comprend la décision du prince.

A une porte secrète apparaît Metternich un flambeau à la main. Le ministre venait pour calmer le prince ; quand il aperçoit le chapeau impérial, il le considère avec fureur. Il le prend pour une chose animée et le charge d'invectives, quand il voit tout à coup le grenadier, le factionnaire, qui l'invite à passer au large. Entre Flambeau et Metternich s'engage alors un dialogue étourdissant. A ce moment le duc apparaît. Metternich appelle la garde du château et Flambeau saute par la fenêtre, échappant aux balles des sentinelles. Alors Metternich veut prendre sa revanche de la peur qu'il vient d'avoir et dit au prince qu'il ne pourra jamais, même avec l'appui de tous les conspirateurs, régner en France. Qu'il se regarde

dans une glace... Il a le masque autrichien et rien du César français. Il le lui dit avec rage, avec haine et convainc si bien le prince que celui-ci lui arrache le flambeau des mains, brise la glace où il se regardait et s'évanouit en criant : « Père, au secours ! »

Au quatrième acte, dans une redoute masquée donnée auprès des ruines romaines du parc de Schönbrunn, le duc de Reichstadt réunit ses amis et se décide à fuir avec eux. La comtesse Camerata, déguisée en archiduc, se mettra dans le château à sa place. A ce moment, le duc de Reichstadt surprend le comte de Bombelles caquetant avec Marie-Louise et il entend avec horreur sa mère se moquer de Napoléon. Il chasse Bombelles et, nouvel Hamlet, il témoigne à sa mère la pitié et la douleur que sa frivolité coupable lui cause. Puis il s'enfuit désolé.

Au cinquième acte, dans la plaine de Wagram, le duc, suivi de Flambeau, attend les amis qui doivent l'emmener en France. Mais il hésite, à tel point que la police autrichienne le surprend. Ses amis sont dispersés. Flambeau, qui ne veut pas tomber aux mains des sbires, se frappe d'un coup de couteau et agonise sur le champ de bataille, croyant dans son délire assister encore à la sanglante bataille. Le duc feint de suivre les péripéties de la journée et les lui redit. Flambeau, avant de mourir, demande :

Et que fait l'empereur ?

LE DUC

Un geste !

FLAMBEAU (*triumphant*)

— La victoire !

Puis il meurt et le duc reste seul devant son cadavre, continuant son rêve héroïque. Alors du champ funèbre sortent des plaintes, des gémissements. Les morts se réveillent et crient au secours. Les victimes de la guerre appellent César. De sourds grondements éclatent au loin, puis des appels de trompettes, puis des appels de tambours, puis des grands cris de « Vive l'empereur ! » Le duc y répond par un monologue admirable dont les plaintes se marient aux plaintes des soldats et se regardant sur ce sol trempé de sang, il comprend que sa fin est proche et nécessaire :

Et puisque mon costume est blanc comme une hostie,  
Je suis expiatoire !...

Une marche guerrière éclate ; il voit des soldats autrichiens, il tire son épée, il va se jeter sur eux. C'est son régiment. Alors il se reprend et fait présenter par ses soldats les armes au cadavre de Flambeau. C'est admirable !

Enfin, au dernier acte, le héros va mourir. Il entend alors des sanglots. C'est la pauvre petite Source qui pleure sur lui. Il entend aussi les sanglots de sa mère, de la comtesse Camerata, de l'archiduchesse Sophie, et il console ces femmes désolées. Il fait approcher le berceau, que lui donna la ville de Paris, près de son lit mortuaire. Il s'étend tout proche, car ce berceau et sa mort, voilà toute son histoire, puis il invite le général Hartmann à lire le récit de son baptême et quand le général est arrivé au moment où l'empereur prend son fils dans ses bras pour le montrer au peuple frémissant d'enthousiasme, il meurt... et Metternich dit froidement aux serviteurs :

Vous lui mettez demain son uniforme blanc !

## Concerts et Spectacles

**Théâtre des Célestins.** — Tous les soirs représentation de l'immense succès, *l'Aiglon*, de Ed. Rostand.

**Concert de l'Horloge.** — Vendredi, a eu lieu la première représentation de *Françoignon*, fantaisie à spectacle de E. Lévy et J. Merset. Gros succès pour toute la troupe et le fin diseur Jean Fernandès, sans oublier les attractions : Juno Salmo, Sisters Marygold, etc.

## Echos et Nouvelles

~ Le soixante-dixième anniversaire de la naissance de Charles Goldmark, qui est né à Kesthely (Hongrie), le 18 mai 1850, a été solennellement célébré à Vienne et à Budapest. Avec sa modestie habituelle, Goldmark avait voulu échapper aux ovations annoncées par les journaux et s'était retiré dans sa petite maison de campagne de Gmunden (Haute-Autriche), où il passe depuis trente ans la majeure partie de son temps pour y travailler avec recueillement, mais ses amis et ses admirateurs l'y ont poursuivi. Le célèbre compositeur a dû vider le calice des honneurs tout entier: recevoir les députations de Vienne et de Budapest, entendre des discours et y répondre, assister à un banquet et voir s'amonceler sur son vieux piano des couronnes, des adresses, des lettres et télégrammes innombrables. On lui a remis aussi une splendide médaille d'or de grand module, frappée en son honneur par le graveur viennois Scharff sur la commande d'un comité qui avait réuni une somme tellement importante qu'un reliquat de cinq mille francs environ est allé grossir le prix Goldmark, fondé il y a quelques années au Conservatoire de Vienne. Le lendemain de la fête le maître s'est remis à la partition de son nouvel opéra, *Goetz von Berlichingen*, établi sur le célèbre drame de Goethe, qu'il espère faire jouer à Vienne vers la fin de cette année. Il est fort regrettable qu'on n'ait pas publié à cette occasion un catalogue thématique de la vaste production de Goldmark, comme cela a été fait du vivant de Brahms pour l'œuvre de ce maître. La collaboration de Goldmark au catalogue de son œuvre eût été très précieuse. Heureusement, il est encore temps de réparer cette omission.

~ A Postdam, près Berlin, est mort, à l'âge de 80 ans, Gustave Graben-Hoffmann, qui s'est fait connaître comme compositeur de mélodies. Son lied *Cinq cent mille diables* l'a rendu fort populaire. Il a aussi publié plusieurs ouvrages sur le théâtre et la musique.

~ De Livourne on annonce la mort, à l'âge de 74 ans, de l'ex-chanteur Antonio Prudenza, qui se fit jadis une grande réputation comme ténor. On raconte qu'il avait chanté 74 opéras et donné 2747 représentations, et qu'il prit sa retraite après avoir amassé une grosse fortune. Il avait chanté naguère à Busseto, à l'inauguration du théâtre Verdi de cette ville, en présence de l'illustre maître.

~ L'art de Richard Wagner vient de perdre, quelques jours après la mort du ténor Vogl, un autre soutien important: le célèbre chef d'orchestre Hermann Levi, directeur général de la musique à Munich, qui a succombé dans cette ville à une maladie de cœur qui le minait depuis quelques années. Il était né en 1839 à Giessen, où son père était rabbin, devint à Mannheim élève de Vincent Lachner, un des adversaires les plus acharnés de Richard Wagner, et termina ses études au conservatoire de Leipzig. En 1859 il fut nommé chef d'orchestre à Sarrebrück, en 1861 à Rotterdam, en 1864 à Carlsruhe et en 1872 à l'Opéra royal de Munich. A ce théâtre il put enfin donner toute sa mesure et il parvint rapidement à une très grande situation artistique. Richard Wagner eut en lui un de ses plus fervents acolytes, qu'il récompensa en lui confiant, en 1882, la direction de la première représentation de *Parsifal*. Ce grand événement marqua l'apogée de la carrière de Levi, qu'on a pu encore apprécier à Bayreuth même, après la mort du maître. Levi brilla d'ailleurs tout autant dans l'interprétation des opéras de Mozart, qu'il dirigeait par cœur, et aussi — qui l'eût cru? — des opéras-comiques français, pour lesquels il manifestait une certaine prédilection. Mécontent des anciennes versions allemandes de *Don Juan*, des *Noces de Figaro* et de *Così fan tutte*, il a tenté avec succès de leur substituer des paroles nouvelles; il a aussi publié quelques *lieder*, un concerto pour piano et, sous un pseudonyme, quelques excellentes réductions au piano d'œuvres orchestrales de Richard Strauss. Grâce à sa vaste culture intellectuelle, Levi s'intéressa aussi à la littérature de son pays et était un collectionneur de goût; sa galerie contient plusieurs tableaux anciens de valeur et des toiles excellentes de son ami Feuerbach, de Boecklin et de Lenbach. Il collectionna aussi les autographes musicaux et possédait notamment les manuscrits des meilleurs *lieder* de Brahms et de son quatuor en *fa* mineur, qui était d'abord une sonate à quatre mains et que l'auteur transforma

par la suite en quatuor, sur le conseil de son ami Levi, avec lequel il s'était lié pendant son séjour à Carlsruhe. A cette époque, Levi copiait soigneusement les manuscrits de Brahms pour le graveur et garda par devers lui les autographes. En 1896, la maladie lui imposa la retraite; il se maria néanmoins l'année suivante et passa la majeure partie de l'année dans sa belle villa, au milieu des Alpes bavauroises, mais son bonheur fut de courte durée et la mort seulement a pu le délivrer de vives souffrances.

~ Les autographes de Franz Schubert nous réservent presque autant de surprises que ceux de Beethoven; on en retrouve encore et toujours. Voici qu'on met en vente, à Vienne, un manuscrit très intéressant dudit Schubert qui était absolument inconnu et qui ne contient pas moins de seize pages remplies de sa main. C'est l'autographe de la composition *le Spectre de Loda*, qui a été gravé pour les *Chants d'Ossian* et qu'on croyait perdu. Même l'édition monumentale des œuvres de Schubert, récemment terminée par la maison Breitkopf et Haertel, a dû se contenter pour sa version (tome II, n. 44) d'une copie faite par Albert Stadler, l'ami de Schubert et de la première édition de Diabelli, qui n'est pas exempte de fautes. Jusqu'à présent, on a classé cette œuvre parmi les compositions de la première moitié de 1815; l'autographe de Schubert, au contraire, est daté du 17 janvier 1816. Ce morceau de choix sera vivement disputé par les collectionneurs de tous les pays et rapportera au propriétaire une somme que le pauvre Schubert n'a jamais rêvé de posséder à la fois de son vivant.

~ Un journal hollandais raconte que le ténor wagnérien Vogl, lorsqu'il chanta à Amsterdam, en 1899, le rôle de Loge dans l'*Or du Rhin*, désirait vivement acheter comme souvenir de sa visite dans les Pays-Bas deux belles vaches hollandaises. Un compatriote, établi restaurateur au Rembrandtplein, l'accompagna dans son excursion chez un fermier des environs d'Amsterdam dont les vaches étaient célèbres. Vogl, en sa qualité de cultivateur passionné, causa affaires avec son confrère hollandais et lui raconta, non sans orgueil, qu'il possédait quatre-vingts vaches dont le lait faisait prime à Munich. En même temps il exprimait le désir d'enrichir sa collection de deux vaches que le fermier hollandais lui présentait avec satisfaction et qui étaient, en effet, dignes du pinceau de Paul Potter. « Qu'en ferez-vous, monsieur le ténor? » demandait le brave paysan avec étonnement. « Mais j'en ferai l'ornement de ma propriété », répondit Vogl, qui ne put se consoler en apprenant que l'exportation des vaches est interdite dans les Pays-Bas. L'artiste promit au fermier de revenir pour revoir ses belles vaches; mais ce plaisir devait lui être refusé par la mort implacable.

~ Lundi, à trois heures et demie, à eu lieu, à Notre-Dame, le concours pour la place d'organiste du grand orgue. Un nombre considérable de candidats s'étaient d'abord présentés, mais au dernier moment, cinq seulement ont osé affronter les difficiles épreuves du concours: « plain-chant, fugue improvisée, composition libre, pièces de maître exécutées par cœur ».

En l'absence de M. Th. Dubois, empêché, M. Ch.-M. Widor présidait le jury, composé de MM. Guilment, Gigout, Dallier, Périllou, Deslandres et Giespitz. Trois membres du chapitre assistaient aux épreuves, mais sans voix délibérative.

A l'unanimité, le jury a mis en première ligne M. Louis Vierne, dont la réputation d'organiste est faite dans le monde musical et qui a déjà publié des œuvres très remarquées.

C'est, d'ailleurs, à M. Vierne que le chapitre s'était adressé pour remplacer, pendant la maladie qui l'a emporté, l'ancien organiste de Notre-Dame, M. Sergent. M. Vierne a donné, il y a quelques années, une audition d'orgue à Lyon, dans les ateliers de la maison Michel Merklin.

~ Une société de bienfaisance très originale s'est formée à Munich. Pour préserver les actrices pauvres, surtout celles qui végètent en province, de tentations bien compréhensibles, la Société leur fournit les costumes de théâtre dont elles ont besoin. Un bureau spécial pour costumes de théâtre a été organisé. Il reçoit toutes les étoffes, rubans, plumes, etc., que les dames charitables veulent bien offrir à la Société et les distribue selon les demandes. Le bureau a engagé des couturières qui arrangent les costumes d'après les indications de spécialistes qui se sont mis à la disposition de la Société.

La correspondance entre le bureau et ses protégées est très active ; les trois dames qui forment le secrétariat ont fort à faire pour



M. Jean DARAGON

répondre à toutes les demandes et pour donner tous les conseils désirés. La Société étend son action dans toute l'Allemagne et a trouvé partout les plus vives sympathies. Non seulement les classes de la haute société, mais aussi les actrices et chanteuses qui jouissent d'un certain bien-être offrent à la Société les costumes et colifichets dont elles peuvent se passer.

~ Un comité s'est formé à Dresde pour ériger dans cette ville une statue de Mozart. A cet effet, la société Mozart de Dresde a organisé dans l'église Martin Luther un concert dont le programme n'offrait que des compositions du maître de Salzbourg. Le concert a réussi sous tous les rapports et a produit une somme assez importante.

~ Les fêtes organisées à Bonn en l'honneur de Haendel, sous le patronage de l'impératrice Frédérie, auront lieu les 24, 25 et 26 de ce mois. Le premier et le troisième jour seront consacrés à deux des plus beaux oratorios du maître, *Saül* et *Judas Machabée* ; le second jour on exécutera la célèbre cantate *Acis et Galathée*.

~ Un artiste dont la carrière modeste n'en a pas moins été fort utile, Bernard, ancien régisseur de l'Opéra-Comique, s'est éteint ces jours derniers, à la suite d'une très longue maladie, à l'hospice Lariboisière. Sortant de la classe de Duvernoy père au Conservatoire, il était entré comme basse-taille à l'Opéra-Comique, jouant lord Elfort du *Domino noir*, Milord de *Fra Diavolo*, César des *Rendez-vous bourgeois*, etc., faisant aussi quelques créations, entre autres le bohémien Jarno dans *Mignon*, qu'il se vantait d'avoir joué jusqu'à sa millième représentation (inclusive), sans en avoir manqué une seule. Plus tard, Bernard accepta les fonctions de régisseur, qu'il tenait avec beaucoup de zèle et de conscience. Depuis deux ans la maladie l'avait éloigné du théâtre qu'il aimait, et elle vient de le délivrer de ses souffrances.

~ C'est durant le festival Haendel que sera inaugurée, au Crystal-Palace de Londres, la grande Exposition internationale de musique que nous avons annoncée il y a quelques semaines. Cette Exposition, qui durera du 15 juin au 30 septembre, aura surtout pour but de mettre en lumière les progrès et les perfectionnements apportés depuis un siècle dans la fabrication des instruments. Elle sera divisée en quatre parties : 1° les instruments et leurs accessoires depuis le commencement du siècle ; 2° les divers systèmes de gravure, de typographie et d'impression de la musique ; 3° les instruments historiques, ainsi que les portraits et estampes historiques relatifs à l'art musical ; 4° les tableaux, gravures, photographies modernes se rapportant à cet art. Des conférences didactiques seront faites sur et à propos d'œuvres anciennes exécutées sur les instruments du temps. Les compositions chorales des maîtres du dix-neuvième siècle seront exécutées dans des concerts historiques

dirigés par les artistes les plus renommés du Royaume-Uni. Il y aura enfin des concours de chœurs et d'instruments.

~ Le théâtre Shaftesbury, à Londres, a donné une nouvelle opérette américaine, *an American Beauty*, musique de M. Kerker, qui paraît n'avoir pas justifié son titre, car elle a fait un fiasco complet.

~ On a fêté ces jours derniers à Berlin le soixante-sixième anniversaire de la naissance du ténor Nachbaur, l'un des plus célèbres chanteurs de l'Allemagne, l'artiste favori de l'infortuné roi Louis II de Bavière et le créateur du rôle de Walther dans les *Maîtres Chanteurs*.

## NOS GRAVURES :

Nous publions dans ce numéro le portrait de M. Rostand, l'auteur de *l'Aiglon*, et celui de M. Jean Daragon, un des interprètes de son œuvre aux *Célestins*. Nous reproduisons aussi deux des principales scènes de la comédie de M. Rostand.

## UNE INAUGURATION

Mardi dernier, vers quatre heures, le chemin Feuillat, d'ordinaire si calme, retentissait du bruit des teufs-teufs et du cliquetis des fouets, une foule nombreuse, appartenant au monde officiel, à l'armée, à l'industrie, au sport, s'y trouvait réunie, se dirigeant vers les nouveaux établissements édifiés, près du Palais d'Été, par MM. Rochet, Schneider et C<sup>ie</sup>, pour la fabrication de leurs automobiles. Ces établissements, installés et outillés suivant les derniers perfectionnements de la mécanique, mettent désormais cette grande marque lyonnaise à même de répondre à l'importance des commandes que lui valent les qualités de stabilité, de confort et de vitesse de ses voitures. Toutes les personnalités que nous avons saluées au passage étaient unanimes à féliciter MM. Rochet et Schneider de l'impulsion puissante donnée à leur industrie, essentiellement lyonnaise. Aussi a-t-on vidé autour de la vaste table dressée dans la partie vitrée de la cour, de nombreuses coupes à la prospérité de leur entreprise.



Le Gérant : GOJON.